

PRÉFACE

Alain Rey, l'amoureux des mots

par Giovanni Dotoli

Hommage aux mots. *Quel titre sublime porte ce livre d'Alain Rey. C'est le titre d'un livre et d'une vie. Il « aura passé sa vie à interroger les mots de tous les jours, à les pousser du coude pour éprouver leur résistance, pour savoir ce qu'ils ont dans la peau », s'exclame Georges Perros dans Papiers collés. Parle-t-il pour lui-même, ou pour Alain Rey et tous ceux qui passent leur vie dans les mots, avec les mots, embrassés aux mots ? Sans doute parle-t-il également de l'être humain qui ne vit que de mots.*

La vie entière d'Alain Rey est une aventure dans et avec les mots. Il parle, écrit, pense, invente et crée par les mots, les petits et les grands, les disparus et les éternels, les vieux et les nouveaux, ceux qui ont une longue histoire tout comme ceux qui viennent de naître.

Alain Rey les caresse, fait l'amour avec eux, les passe aux rayons X. Mais jamais de pesanteur, jamais de mots lourds, dans son amour des mots. Tout se passe dans la légèreté de l'azur, du ciel, du temps ensoleillé. Pour lui, le mot est poésie, énergie vitale, envol, voyage vers l'infini, à partir de ses signes.

Boris Vian s'exclame dans Les bâtisseurs d'Empire : « Il y a des moments où je me demande si je ne suis pas en train de jouer avec les mots. Et si les mots étaient faits pour cela ? » Alain Rey joue avec les mots à sa manière. Il ne s'agit pas d'un jeu passager et éphémère, mais d'un jeu profond, d'un itinéraire de découvertes continues, de moulages tel un sculpteur, de jets de couleurs tel un peintre, de rythmes tel un poète.

Oui, Alain Rey est un poète-sculpteur-peintre des mots et un metteur en scène admirable de la fable des mots. Pas d'un film muet, mais

d'un film sonore, dont la musique est tantôt celle de Wolfgang Mozart ou Gioacchino Rossini, tantôt celle de Ludwig van Beethoven ou Igor Stravinsky. Ses livres, ses dictionnaires, ses articles, ses entretiens, sont des symphonies. Il y a du cinéma d'artiste étonnant dans son voyage au cœur des mots. Jamais d'ennui, jamais de halte, jamais de doute sans solution. Tout voyage, tout brille, tout est naturel, tel une rose rouge au bord de la route.

Et quelle route! Comme Jorge Guillén, dans Clamor, Alain Rey nous annonce à tout instant : « Je ne suis pas seul. Il y a les mots! », dans ses préfaces aux dictionnaires qu'il a inventés et réalisés. Toutes sont des hymnes aux mots, des partitions de musique lexicales, des poèmes et des romans qui évoquent étonnamment Albert Einstein. Quelques pages à peine, quelques formules, pour dire l'infini, et la route ancestrale des mots.

Pour Alain Rey, un mot ne meurt jamais. Il vit l'éternel à la Arthur Rimbaud – L'éternité –, il va et vient comme les jours, comme notre être et nos pensées. Dans sa préface à l'un de ses chefs-d'œuvre, le Dictionnaire culturel en langue française, réalisé sous la direction éditoriale de Danièle Morvan, il nous met sur la bonne piste : « Les "mots" – déclare-t-il – mettent en forme notre pensée du monde et de l'humain, mais ils peuvent aussi ne renvoyer qu'à eux-mêmes : un vain bruit, un murmure secret. »

C'est ce « bruit secret » qu'Alain Rey cherche et trouve, sur la route du destin humain. Il raconte le mot en pensant à saint Augustin qui, dans De Trinitate, sous la traduction d'Alain Rey lui-même, déclare : « Le mot qui s'étend au-dehors est un signe du mot qui donne la lumière intérieure, et le nom de verbum est plus adéquat au second; car ce qui est prononcé par la bouche de chair est la voix du mot. »

La « lumière intérieure » – c'est la force de la narration de la langue française dans tout livre d'Alain Rey. Il n'oublie certainement jamais Avicenne qui, dans Le livre de science, s'exclame : « Tout terme simple est universel ou particulier. L'universel est celui qui, avec un seul et même sens, est susceptible d'être appliqué à beaucoup de choses¹. »

1. Traduction de Mohammad Achena et Henri Massé.

L'universel et le particulier, c'est le dialogue à l'infini de la vie. Et c'est l'éternel et le fugitif de Charles Baudelaire. Comme l'auteur des Fleurs du mal, Alain Rey capte l'éternel et le fugitif du mot, son étymologie claire ou obscure, le chemin qui vient de très loin – à admirer son Voyage des mots –, et les formes dont il s'habille au fur et à mesure – à s'enivrer de son admirable Voyage des formes : l'art, matière et magie.

Le dernier dictionnaire d'Alain Rey, son Dictionnaire historique de la langue française, édition 2016, est la marque sublime du mystère du mot : un roman, un poème, un film, un conte de fées, une illumination dans l'obscurité de la nuit des temps, ainsi que je le prouve à mon tour dans le livre que je viens de dédier à ce monument de la langue française.

Comme Michel de Montaigne, un autre de ses frères, dans une vaste compagnie qui va de François Villon aux écrivains de notre temps, Alain Rey pourrait déclarer : « Je n'ai rien fait qu'un bouquet de fleurs et n'ai rien fourni de moi-même que le lien qui les assemble » (Essais).

« Parce que c'était lui, parce que c'était moi » (ibid.) – tels Montaigne et La Boétie, le mot est Alain Rey et Alain Rey est mot à son tour. Impossible de les séparer. Ils sont consubstantiels. Mariage indissoluble, traçant la route de l'azur du mot. In substancia et in rebus. Le mot et la chose. La chose et le mot. Toute théorie linguistique compliquée devient simple, face à l'énergie inépuisable du mot.

Le mot a sa force, son énigme, son histoire. Il parle comme un savant d'autrefois, comme un poète sans âge. Alain Rey est son interlocuteur naturel, toujours à l'aise, souriant, léger : c'est la légèreté de la poésie de la langue qu'il capte par son regard, sa tête bien faite et ses mains.

Ainsi qu'Étienne Bonnot de Condillac, dans sa Logique, Alain Rey sait que « Les mots nous sont absolument nécessaires pour nous faire des idées de toutes espèces [...]. Des idées abstraites et générales ne sont que les dénominations. Tout confirmera [...] que nous ne pensons qu'avec le secours des mots. » Et pourtant, il est sensible aux critiques profondes de Victor Hugo, écrivant dans Choses vues : « Rien de trompeur comme le mot. Il dit ce qu'il ne dit pas. Son air de chiffre ment. Sa précision est un piège. Son étymologie radote. » Il insiste lui aussi sur le côté sombre du langage et donc des mots.

C'est qu'Alain Rey est sur la route de Stéphane Mallarmé (Le mystère dans les lettres) dès ses premiers pas. À l'unisson avec ce phare de la poésie

et du langage, il s'écrie lui aussi : « Les mots, d'eux-mêmes, s'exaltent à mainte facette reconnue la plus rare ou valant pour l'esprit, centre de suspension vibratoire. » Alain Rey est bien sur la route de Friedrich Novalis, disant, dans Quand enfin nombres et figures : « Alors il suffira du mystère d'un mot pour jeter la panique au règne de l'Envers. »

Comme Novalis, et comme tout grand poète, Alain Rey vit poétiquement le monde, parce que le monde est substance de mots, des diamants qui tracent des routes dans le ciel, sans temps, hors temps, dans la lumière : le mot-lumière ne peut avoir de temps.

Alain Rey est aussi Oscar Wilde, qui écrivait dans Le portrait de Dorian Gray : « Les simples mots ! Y avait-il rien d'aussi vivant que les mots² ? » Pour lui, le mot vit comme une gemme. Plus il s'éloigne dans le temps, plus il brille de vie.

Admirateur fanatique d'art et de musique, Alain Rey semble embrasser les cris de Wassily Kandinsky, dans Du spirituel dans l'art et dans la peinture en particulier : « Le mot est un son intérieur. Ce son correspond, en partie du moins (et peut-être principalement), à l'objet que le mot sert à désigner. Si l'on ne voit pas l'objet lui-même, si le nom seul est entendu, il s'en forme dans le cerveau de l'auditeur une présentation abstraite, l'objet dématérialisé, qui provoque aussitôt, dans le "cœur", une vibration. »

Le mot est son, cœur, vibration, brillance, éclat, éclair. Il va bien au-delà de la notion de signe, qui pour Alain Rey n'est qu'un mot pour le dire : « C'est que les mots ont une vie à eux, une petite vie qui leur est propre, qu'ils ont puisée, où ? on ne sait pas !... dans les lointains des balbutiements et des siècles », écrit Georges Courteline.

Hommage aux mots, donc, de la part du plus grand poète des mots de la modernité, d'un Richelet-Furetière-Littré-Larousse des XX^e et XXI^e siècles, Alain Rey, qui, par les chemins croisés et mélangés sans chance de retrouver le fil individuel, crée le poème le plus beau : celui de la langue française. « Un éloge mérité », écrit-il, parce que le mot a une éthique, celle du poème, du cœur, de l'âme. Il est l'âme, la vraie, de l'homme. Pensons aux mots souffle, respiration, amour – dans « amour »

2. Traduction de Marie Étienne.

il y a âme – : le mot est souffle, et souffle comme un cri d'amour, de bonheur, de joie de dire et de vivre en disant, en passant du passé à l'avenir, comme les pierres milliaires d'une voie romaine allant vers les mystères des terres inconnues.

Le mot aime les croisements, ces croisements tant aimés par Yves Bonnefoy (L'arrière-pays), où les routes se rencontrent, pour repartir vers le monde, en suivant mille chemins. Les chemins d'Alain Rey qui sont ceux de l'être, de l'offrande, du don, du témoignage éternel de la vie. Et nous comprenons pourquoi les Latins disent verbum, qui ne signifie pas uniquement mot, mais force, énergie, vie elle-même, lumière, divinité. « Et fiat lux », lisons-nous à l'ouverture de la Bible. Et si cette lumière était celle des mots du monde ? Pour l'aimer et le comprendre, il faut le désigner. Et on ne désigne que par le mot, la voix, qui est aussi voie du souffle vital.

Octavio Paz a raison. Dans À propos de López Velarde, il précise : « La conscience des mots amène à la conscience de soi : à se connaître, à se reconnaître. » Pour Alain Rey, le mot est connaissance, flux d'énergie, dialogue à l'infini, échange oral et écrit, et surtout mystère.

L'un des autres maîtres d'Alain Rey, François Rabelais, ne cesse de le dire : le mot va, tel un papillon. Un mot peut être comme congelé, parfois des siècles durant, mais il peut se libérer telle une hirondelle, en chantant ses sons par les routes du monde. Ainsi Alain Rey aime-t-il « enfiler les mots ». Pour lui, ce sont « des corps palpables, des sirènes visibles, des sensualités incarnées », d'après le mot de Fernando Pessoa, dans Le livre de l'intranquillité de Bernardo Soares³.

Le dégel du mot fait s'envoler la chaîne de la parole. Alain Rey en écrit le poème, sur la lignée du « vertige de la liste » de son ami Umberto Eco. Son dictionnaire sera vertige plus que liste, envol et pas arrêt, alphabet vivant et pas alphabécédet à la Raymond Queneau. Ses mots « déploient le monde ». Ils dégèlent l'âme et le cœur, comme il arrive dans ce livre de merveilles : Hommage aux mots.

Alain Rey se définit comme un « artisan » du dictionnaire et de la langue, et, à la fin de l'ouverture de ce livre, comme un « tâcheron » à la

3. Traduction de Françoise Laye.

Samuel Johnson. Mais dans artisan il y a art. Tout artisan est un artiste. Et tout tâcheron accomplit la tâche de la vie. Alain Rey est l'artiste du mot, de tout mot, même du plus conventionnel, dans la vie pour la vie.

Cet Hommage aux mots est à lire d'un souffle. C'est une cavalcade de bonheur du mot, une musique du « désordre ordonné », comme celui du dictionnaire. La sémantique se fait synthèse. La synonymie se déclare comme « institutrice du sens ». Les « codes langagiers » deviennent « déchiffrables ». Les « espaces clos » s'ouvrent au plein air azuré. La variété se fait unité. Le temps de la langue se transforme en temps de poésie. Le dictionnaire transmet la vie éternelle, non la mort du mot. C'est pourquoi il a un rôle irremplaçable dans l'enseignement.

« Du papier à l'écran », tout se passe naturellement : le mot, via le dictionnaire, s'adapte à tout temps, et voyage par monts et vallées, à travers la parole des hommes, qui est parole de Dieu, du premier jour de la dénomination à aujourd'hui, à l'avenir qui viendra. Le rôle de la littérature sera par conséquent crucial. Inséparabilité de la langue et de l'écriture : c'est le même voyage, le même rythme vers le même point. C'est ce qu'Edmond Jabès dit dans Le livre des questions : « Le mot entraîne l'objet au-delà de ses limites ; l'objet se veut raison et sens de l'aventure du mot. » Le mot retrouve son mystère, en libérant le savoir ancestral des hommes. Il a la couleur du ciel et le mystère de l'histoire humaine. Alain Rey aura lutté toute sa vie pour l'affirmer, dans la finesse de la poésie de sa langue.

Un livre à aimer, à surligner, qui fait voyager le lecteur à la source et à l'actualité de la langue, et à son trésor : le dictionnaire. Malgré son ambiguïté, le livre des dictions est le plus beau roman de la langue. Son ordre est l'ordre-désordre de l'infini, le réseau d'unités enchaînées comme les « lopins » de notre corps.

« Le chantier est considérable, pour les dictionnaires de l'avenir », affirme Alain Rey. C'est que ses « mutations » narrent les mutations de l'homme. Le dictionnaire est toujours en avance sur les temps à venir.

*Université de Bari Aldo Moro,
le 14 octobre 2017.*

Hommage aux mots

I

HOMMAGE AUX MOTS

L'idée d'un « hommage » aux mots nous est venue, à Giovanni Dotoli et à moi, après une conversation où je lui avais parlé de mon expérience radiophonique. Ma réaction, quand j'étais embarrassé par des éloges excessifs adressés à ma chronique, « Le mot de la fin », était en effet de répondre que l'exercice était facile, car ce sont les mots qui ont du talent, qui surprennent, qui nous enseignent et nous distraient.

Il ne s'agit pas, lorsqu'on parle des mots en chroniqueur ou en lexicographe, de les transfigurer, de les exalter, comme le font les vrais écrivains et les poètes, mais de faire leur portrait. Ce portrait peut être intuitif, c'est celui du chroniqueur, de l'humoriste ; il peut être savant, s'il est tracé par l'étymologiste ou le philologue ; il peut être libre et suivre les suggestions de l'usage, ou bien être contraint par la recherche d'un bon usage ; il peut être plat ou spirituel, terre à terre ou poétique, mais quel qu'il soit, il *révèle*. Quoi qu'on dise à son propos, le mot manifeste ses pouvoirs, son inattendu, son mystère.

Il suffit pour le constater de choisir et d'interroger le moindre mot – « entre deux mots, il faut choisir le moindre », disait Paul Valéry – et de lui faire conter son histoire, de retracer sa *parabole*, vocable merveilleux qui désigne à la fois un récit, une allégorie, une courbe très ample et qui aboutit aux paroles, *parolas*, *palabras*, qu'on peut traduire par cet étrange vocable français, apparenté à *muet*, car on commença à l'employer en négation : « ne pas dire mot ».

À quoi peut correspondre l'idée de rendre hommage aux mots ? En français, on ne « donne » pas, on « rend » hommage, ce qui indique

discrètement que le véritable hommage est un dû, un éloge mérité. Hypothèse étrange, à une époque où on célèbre bruyamment et souvent de fausses valeurs et de médiocres ou lamentables génies. C'est à eux et au prétendu « génie de la langue » que j'ai dédié un livre de chroniques, intitulé *À bas le génie!*, tout en rendant hommage à ce mot et à bien d'autres.

Regardons ce dérivé masqué *hommage*, *omaggio*, *homage* en anglais, où il est moins courant que *tribute* et où on ne dit pas qu'on le rend, mais qu'on le paye (*to pay homage to...*). C'est, en français du XII^e siècle, un acte de soumission par lequel le vassal se déclare l'« homme », c'est-à-dire le sujet d'un suzerain. Mot politique et juridique, donc, dans le cadre contraignant de la société féodale, mais en même temps expression d'une éthique, fondée sur des rapports de confiance et sur un serment de fidélité. On disait qu'on tenait une terre « en foi et hommage » et l'on ne parlait ni d'achat, ni de vente, ni d'argent. À partir du XII^e siècle, en France, l'hommage d'un homme, ce pléonasme, est corrigé quand il s'adresse à une dame. Aux valeurs quasi religieuses de la féodalité, s'ajoutent celles de la courtoisie.

L'hommage prend alors une valeur telle qu'au XIII^e siècle, ce mot peut désigner la nature humaine, ce qui le fait rejoindre l'idée suggérée par la morphologie : une propriété de l'homme, tout comme le *courage* qui se rapporte au *cœur*.

Mais de quel « homme » s'agit-il, dans cette histoire? La réponse réside dans cette ambiguïté du mot latin *homo*, qui, à la différence du couple précis du grec, *anthropos* s'opposant à *andros*, est contaminé par *vir*. L'être humain, pensé par les Romains, devient souvent un mâle, et non le représentant des deux sexes et de tout âge, de l'espèce qui se distingue de tous les animaux. *Homo* s'applique en effet au soldat (en français, l'« homme » de troupe est toujours le « non-gradé »), au mari, et cet emploi est courant pour l'ancien français *homme*, ce qui définit le dérivé *hommage* comme terme de féodalité. La relation d'homme à homme est alors toujours masculine et hiérarchique, et c'est la courtoisie, née dans une langue différente du français, l'occitan, qui réintègre la femme dans une série de mots affectifs. Le plus significatif est l'amour, *ameur* ou *amur* en très ancien français

(comme *fleur* de *flor*, *floris*), *amour* quand l'influence occitane, avec la courtoisie, adoucit la rudesse féodale. L'amour, comme l'hommage, était d'abord dû au suzerain et à Dieu, mais il s'applique ensuite aux relations affectives entre l'homme, au sens de *vir*, et la femme.

Pourtant, dans la pensée religieuse chrétienne, *homo*, *uomo*, *homme* privilégie l'être humain, y compris la femme et l'enfant, tous doués d'une *anima*, sur le sexe masculin ; mais ceci, évident dans la théologie, n'est plus vrai dans les rituels, où la femme est écartée de la prêtrise.

Ainsi, la conception de l'être humain par lui-même est modelée dans la pensée et les sentiments par le langage, qui reconstruit sans cesse la représentation du réel. Tous les mots anciens le montrent, et *hommage* ainsi que les vocables correspondants des langues romanes ou de l'anglais, qui l'a « emprunté », le manifestent clairement. L'hommage, par une évolution commune, s'est complètement détaché de l'idée de « relation hiérarchique » d'homme à homme pour rejoindre le vocabulaire de la relation intellectuelle et affective où le sujet reconnaît, apprécie et célèbre les qualités de l'objet : en français, *hommage* est lié à *respect*, *appréciation*, *culte*, et *rendre hommage* à *honorer*, *célébrer*, *louer* ; enfin, l'hommage est une offrande et un témoignage.

Ce nouvel univers de sens efface-t-il complètement les contextes féodaux et courtois du Moyen Âge ? Ce n'est pas sûr.

L'exemple du mot *hommage* n'est pas exceptionnel. Presque tous les vocables d'une langue ancienne mériteraient la même attention, car ils révèlent une suite de témoignages à propos des sensibilités et des mentalités d'une société. En quoi, ils méritent justement l'hommage, qui est aussi un témoignage.

Je n'aborderai pas la question difficile du « mot » (*parola*, *palabra*, *word*, *wört*, etc.) en linguistique, mais j'aimerais ajouter à toutes les définitions proposées la mienne : le mot est un accumulateur d'énergie, manifestée seulement dans le flux, la production et l'échange des discours parlés et écrits en toute langue.

Notion évidente pour celles et ceux qui parlent, écrivent, entendent (comprennent) et lisent, alors que le mot est un mystère, une réalité insaisissable pour les linguistes.